

L'évangile que nous venons d'entendre nous présente Jésus comme étant à la fois homme et Dieu. Il nous présente, en effet, la difficulté des contemporains de Jésus : *comment pourrait-il être le Fils de Dieu, alors qu'il est quelqu'un de chez nous, quelqu'un comme nous, a priori ? Nous connaissons ses parents, sa famille ; comment pourrait-il être le messie que nous attendons ?* Car il y a bien un mystère à accueillir dans notre foi chrétienne : le Christ est bien notre frère en humanité et il est bien Le Fils de Dieu incarné, « Dieu avec nous », comme nous le fêtons à Noël.

En Jésus, le Dieu créateur et tout puissant se fait l'un de nous, avec la fragilité des créatures ; l'Immortel prend sa place parmi les mortels ; le Dieu trois fois saint se met à la hauteur des pécheurs ; le Tout-Autre se révèle tout proche de nous au point de nous être plus intimes à nous-mêmes que nous-mêmes. Comment est-il possible que notre humanité, avec ses grandeurs et ses faiblesses, puisse intéresser Dieu à ce point ? Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi ?

D'ailleurs, la première lecture insistait sur le fait que le peuple de Dieu est un peuple de rebelles, un peuple à la tête dure. Vous ne croyez pas que nous ressemblons à ce peuple-là ? C'est bien toujours dans les mêmes ornières que nous tombons ; ce sont bien toujours les mêmes rancœurs, les mêmes soucis, qui nous pourrissent la vie et qui nous empêchent d'aimer vraiment. Nous avons bien souvent le sentiment d'être meilleurs que les autres ou bien d'être toujours les victimes de mauvais coups que nous ne méritons pas. Malgré cela, Dieu ne désespère pas de l'homme ; il continue d'avoir confiance en nous, malgré nos petites choses et nos difficultés à comprendre que l'amour seul est source de bonheur.

Il y a quelques années, un prêtre de notre diocèse (Bernard Mercier, pour ceux qui pourraient l'avoir connu) a écrit un livre sur son expérience vécue durant la guerre d'Algérie. Il y décrit l'épreuve qu'il a traversée et les questions qui se sont posées à lui par rapport à sa foi et vis-à-vis de Dieu. Et il a entendu un certain nombre de ses camarades lui dire : « Moi, je ne peux pas croire en Dieu avec tout ça, mais je crois en l'homme ». Alors, il a réfléchi et, à la lumière de sa foi, il écrit que sans la foi en Dieu, il aurait du mal à croire en l'homme. Car,

effectivement, le Dieu de la Bible est un Dieu qui croit en l'homme, envers et contre tout ; il est un Dieu qui nous confie le monde et qui veut que nous exercions notre liberté pour aimer et pour faire alliance avec lui.

Cela nous conduit donc à nous interroger sur le regard que nous posons sur les autres. Et il nous faut bien reconnaître notre difficulté à faire confiance aux personnes qui ont pu nous faire du mal ou qui n'ont pas su (ou pas pu) assumer leurs responsabilités comme il le faudrait. Faire confiance à la manière de Dieu ne veut pas dire, pour autant, qu'il faut être aveugle et ne pas tenir compte des difficultés. Au contraire, faire confiance, c'est tenter de s'adapter à la personne, à ce qu'elle est, à ce qu'elle peut faire ou non, à la place qui peut être la sienne pour le bien de l'ensemble du Corps. C'est bien cela que les parents et les éducateurs essaient de faire avec les enfants.

Avec Saint Paul, dans la 2^e lecture, nous pouvons reconnaître, nous aussi que – personnellement et tous ensemble – nous sommes porteurs d'une « écharde » qui nous empêche de nous surestimer. Tous, dans nos vies personnelles, nous avons des choses qui nous appellent à l'humilité ; dans notre vie ecclésiale, dans notre vie paroissiale, il en est de même, comme pour nous rappeler que l'annonce de l'Évangile ne peut se vivre qu'avec la force et la grâce de Dieu, jusques et y compris dans les situations angoissantes que nous pouvons rencontrer.

Dieu ne nous demande pas d'assumer, sans lui, des choses que nous ne pouvons pas vivre. Mais il sait qu'il y a en nous une soif d'être aimés tels que nous sommes sur laquelle il peut s'appuyer ; il sait qu'il y a en nous une capacité à aimer que nous ne soupçonnons pas, mais sur laquelle il veut compter.

Et si nous revenons à l'évangile que nous avons entendu, nous voyons Jésus, dans un contexte hostile, qui fait – quand même – le bien ; même si ceux qui l'entourent ont du mal à croire en lui, sans pouvoir opérer de miracles – parce que les miracles demandent la foi – il va tout de même guérir quelques malades en leur imposant les mains. Comme toujours, Jésus nous montre donc la route : faire le bien et être serviteurs du Royaume, envers et contre tout ! Amen.

Abbé François GOURDON,
votre curé.